

Entretien avec Yann Mingard mené par Nathalie Herschdorfer

**L'Enquête photographique est une invitation aux photographes à réaliser un travail sur le canton de Neuchâtel. Libre à eux de définir un thème en lien avec la région. Vous êtes parti sur les traces du Transrun, le réseau RER qui devait relier les villes de Neuchâtel et de la Chaux-de-Fonds. Pourquoi ce sujet ?**

Les premières idées de ce travail ont germé avant même que je remporte le concours de l'Enquête photographique. Cela a coïncidé avec mon emménagement en 2012 dans le canton de Neuchâtel. Alors même que je prenais mes marques, la votation du réseau Transrun animait les débats. Puis les résultats sont tombés en septembre, le projet du Transrun a été refusé. Il m'a paru clair que c'était une piste pour travailler sur le thème du clivage entre « le Haut » et « le Bas ». J'ai assisté à une conférence de François Hainard sur les enjeux de la cohésion dans le canton de Neuchâtel. Ce sujet aussi bien politique que social m'intéressait vivement.

**Vous avez donc défini les grandes lignes de votre enquête au moment où le projet du Transrun a été abandonné ? Vous êtes-vous plongé dans le sujet de manière théorique avant même de sortir avec votre appareil photo ?**

En effet, j'ai élaboré mon projet en posant d'abord le concept. La photographie est venue dans un deuxième temps. Le clivage entre le Haut et le Bas du canton est un sujet complexe et abstrait. Il relève de domaines qui touchent l'histoire du canton de Neuchâtel, sa culture, ses courants politiques et bien des aspects sociologiques. Quand j'aborde un projet, je ne prends pas de photos tout de suite, je mène ma propre « enquête », lis des ouvrages, parle aux gens et dessine mes futures photographies. J'ai notamment lu le livre *Complications neuchâteloises. Histoire, tradition, patrimoine* d'Ellen Hertz et Fanny Wobmann qui m'a été d'une grande ressource. J'ai rencontré François Hainard dont j'avais entendu la conférence et ai étudié d'autres enquêtes photographiques. J'ai revu les images du photographe américain Lewis Baltz prises pour la Mission photographique de la DATAR, vaste enquête menée en France dans les années 1980, tout comme les photographies de Walker Evans prises dans les années 1930 aux États-Unis.

**Vous partez d'un sujet qui a beaucoup animé le débat public, le rejet d'une ligne ferroviaire entre le Haut et le Bas du canton, et vous livrez des photographies de paysage. Pourquoi ce choix ?**

Tout d'abord, j'ai suivi la carte du Transrun et celle-ci se situe essentiellement dans un paysage « naturel ». Puis, en interrogeant mon entourage au sujet du canton, j'ai remarqué qu'une chose reliait les gens : la fierté du Neuchâtelois devant le paysage. Chacun défend sa région, parle des dissensions entre le Haut et le Bas, mais tout le monde s'accorde à défendre la beauté du paysage. J'en ai fait mon point de départ. En analysant ce qui constitue ce « Haut » et ce « Bas », j'ai compris que le canton était composé de trois plateaux : le littoral (Neuchâtel), la vallée (le Val-de-Ruz et le Val-de-Travers), la montagne (la Chaux-de-Fonds). Au moment même où je faisais cette observation qui relève de la topographie, j'ai découvert la peinture de Léo-Paul Robert réalisée pour l'entrée du Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel entre 1886 et 1893. Ce triptyque évoque lui aussi ces trois

plateaux : Neuchâtel ou *La vie intellectuelle* ; le Val-de-Ruz ou *La vie rustique* ; la Chaux-de-Fonds ou *La vie industrielle*. Cette découverte tombait à pic. Je recherchais alors des représentations du canton à travers la peinture ou la gravure. L'œuvre de Léo-Paul Robert devenait alors le pendant historique de mon travail photographique.

**Il y a les tableaux de Léo-Paul Robert mais aussi trois citations d'auteurs neuchâtelois. Les mots que vous reprenez de ces trois citations orientent votre projet vers une idée plus large, celle du lien que nous avons avec un lieu. Avez-vous découvert Blaise Cendrars et Denis de Rougemont dans le cadre de cette enquête ?**

Pendant ma recherche, je me suis souvenu d'une phrase de Blaise Cendrars qui m'avait marqué très jeune : « Quand tu aimes, il faut partir. » J'ai relu alors l'écrivain neuchâtelois, en particulier *La Prose du Transsibérien*. J'étais intéressé de découvrir d'autres auteurs neuchâtelois et c'est durant cette recherche que j'ai redécouvert Denis de Rougemont. Les dissensions entre le Haut et le Bas du canton remontent au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et il était important pour moi de comprendre comment ces tensions se sont forgées dans le passé. Je suis allé assez naturellement voir du côté de la littérature. En abordant ce thème, j'ai réalisé que mon enquête photographique touchait de manière plus générale la question des identités, ainsi que le lien entre la ville et la campagne, le littoral et la montagne. Une enquête se construit sur plusieurs années. Sachant que mon travail était le premier d'une enquête photographique qui serait menée sur dix ans et avec cinq autres photographes, j'ai choisi de me concentrer sur un point précis, la ligne ferroviaire du Transrun qui devait relier Neuchâtel et la Chaux-de-Fonds. « Le train retombe sur ses roues », écrivait Blaise Cendrars dans *La Prose du Transsibérien*. Ses mots ont résonné en moi durant toute l'année que j'ai consacrée au projet.

**Vous donnez un titre à l'enquête photographique : « Ligne de fond ». Cette ligne fait référence au tracé du Transrun. Ne s'agit-il pas aussi d'une ligne qui demeure invisible ?**

En effet, très vite, j'ai compris que je devais me concentrer sur l'espace qui sépare les deux villes. J'ai contacté Pierre Roelli, ingénieur et membre du groupe LIEN qui a étudié et proposé une des versions du Transrun. Il m'a fourni des cartes détaillées. Ce tracé a été ma « ligne », je ne m'en suis jamais éloigné. Mes précédents travaux m'ont amené à m'interroger sur la notion de territoire. Entre 2001 et 2009, j'ai travaillé sur les frontières de l'Europe et ai construit mon travail photographique avec l'aide de la cartographie. Avec mon collègue, le photographe Alban Kakulya, nous avons parcouru 1 600 km avec un GPS et suivi la frontière de l'Europe au mètre près. J'abordais ce vaste territoire avec mon appareil photo tout en réfléchissant à l'angle social, géographique ou politique de cette frontière. À Neuchâtel, l'espace que j'ai photographié s'étend sur 16 km ! Entre 2006 et 2012, j'ai réalisé un travail qui questionnait l'environnement sauvage, le romantisme de la nature. Pour cette série intitulée « Repaires », j'ai observé le territoire au moment où nos repères visuels se perdent, c'est-à-dire à la tombée de la nuit, pendant l'heure bleue. J'interroge la question du territoire dans ma photographie. Dans le cas de l'Enquête photographique neuchâteloise, le concept devait être défini en amont. Le tracé du Transrun est une ligne abstraite puisqu'elle fait référence à un tracé qui n'existe pas. Ce territoire m'intéresse en lien avec ce qu'il représente – une ligne qui relie deux régions en dissension.

**Le paysage est un genre majeur de la photographie, mais généralement les photographes choisissent le format horizontal qui permet de représenter des paysages qui s'étendent au loin. Or, dans votre série, vous optez pour le format vertical. Ici, le paysage est un espace clos, il y a peu d'images de paysages qui s'ouvrent vers l'horizon. Pourquoi avoir procédé de la sorte ?**

J'ai souhaité dès le début travailler avec des images verticales. De même l'idée des diptyques s'est imposée avec les premières prises de vue. La verticalité du cadre et le choix du diptyque témoignent de ma prise de position par rapport au paysage neuchâtelois. Ils représentent en quelque sorte le Haut et le Bas. Le paysage représenté en format vertical est aussi un clin d'œil à Léo-Paul Robert et son triptyque. J'ajouterais aussi que la carte est un élément important du projet. Tout d'abord parce que j'ai travaillé à partir d'une carte altimétrique pour suivre le tracé du Transrun et aussi parce que j'ai toujours été fasciné par les cartes – un outil si présent dans notre quotidien (pensez à Google View, au GPS qui guide chacun de nos trajets en voiture). J'ai téléchargé des cartes altimétriques sur Internet pour suivre le tracé du Transrun et, en les observant, j'ai remarqué l'utilisation de couleurs en arrière-plan (le rouge indique la haute altitude, le vert les zones basses). En supprimant le tracé de ces cartes, c'est-à-dire l'information principale, j'ai obtenu des images colorées très abstraites. Les cartes reproduites ici affirment leur abstraction. Elles sont un contrepoint aux peintures du XIX<sup>e</sup> siècle de Léo-Paul Robert. Je propose en quelque sorte trois lectures, le passé avec Léo-Paul Robert, le présent avec mes photographies et le futur avec les cartes altimétriques que j'ai rendues abstraites. Ces dernières sont encore à dessiner !

**Pouvez-vous nous dire comment se sont déroulées les prises de vue ? Avez-vous passé beaucoup de temps sur le terrain ? Êtes-vous quelqu'un de compulsif quand vous prenez des photographies ou plutôt pondéré ?**

Travailler sur un territoire proche de chez moi avait un certain avantage. Il y a la possibilité d'y retourner. Mon observation du paysage s'est affinée au cours de mes promenades, je passais de la nature sauvage à la nature bâtie, de l'hiver au printemps, de l'été à l'automne. Je photographie peu et pour ce projet j'ai pu retourner sur certains lieux en fonction de la lumière que je recherchais. Les couleurs changeaient en fonction de la saison et cela m'intéressait de retourner sur certains lieux. Par exemple le vert tirait vers le cyan en hiver, vers le jaune au printemps ou vers le rouge en automne. Le vert est une couleur importante dans ces images. Je travaille sur pellicule au moyen format et je vois généralement mes photographies un à deux mois après la prise de vue. Je dessine souvent mes images avant et après, c'est-à-dire que je vais sur les lieux, en repérage, sans appareil, puis de retour chez moi, je dessine. Et lorsque je reviens d'une journée de prises de vue, je dessine les images qui restent dans ma tête. J'ai pris cette habitude du dessin lors de ma première formation de jardinier. J'ai appris à penser mes paysages, car le paysagiste intervient dans le détail du paysage, il pense les couleurs, les formes et conçoit son intervention dans la lumière changeante des saisons. J'observe d'abord, puis retourne sur un lieu photographier ce que j'ai repéré.

**Vous faites naviguer le lecteur entre la photographie, la peinture et la cartographie, entre des paysages et une représentation abstraite d'un territoire, entre le XIX<sup>e</sup> siècle et le XXI<sup>e</sup> siècle. Différents types de représentation du paysage se juxtaposent dans votre enquête.**

**Les mots et les images restent assez mystérieux en fin de compte. Souhaitiez-vous perdre aussi le lecteur ?**

J'ai pensé mon travail photographique en lien avec les peintures de Léo-Paul Robert, les citations et les cartes altimétriques. Ces différentes images agissent entre elles dans la séquence et créent des effets de zoom et de prises de distance. À chaque projet viennent s'ajouter des invités (écrivains, philosophes, éthiciens, parfois même musiciens) qui amènent leurs regards et leurs points de vue. Ils ont carte blanche pour enrichir et étayer un propos. Je travaille par strates tout comme les paysages que je photographie qui sont composés de parties distinctes. La verticalité accentue la segmentation du paysage. La photographie me permet de poser des questions sans forcément donner de réponses. J'offre aux gens des repères, des images facilement identifiables – les Neuchâtelois pourront localiser parfois mes photographies – mais je présente des images de non-lieux. J'aime quand le territoire se dérobe. Cela témoigne de la difficulté que nous avons à le représenter. Il nous échappe car en fin de compte le paysage demeure une abstraction. À chacun de suivre son propre chemin.